

Éditions Editinter
BP 15 - 91450 Soisy-sur-Seine
Catalogue complet sur simple demande
www.editinter.net
editinter@litterature.net

SE VANTER
NE SERAIT PAS BIEN

DU MÊME AUTEUR

La pluie danse sur le toit, poèmes,
Éditinter 1999.

Toi qui viens de la mer, poèmes,
Éditinter 2000.

EMMANUEL HIRIART

*Se vanter
ne serait pas bien*

(bestiaire pour le chemin des étoiles)

EDITINTER

« Car, malgré que nous soyons restés plus qu'à moitié hommes surtout par l'aspect et donc en avance sur elles [les bêtes], il est possible que nous ne devenions hommes complets et véritables qu'après elles. On ne peut pas savoir. On ne peut être sûr. Se vanter ne serait pas bien. »

Henri Michaux

Chemins cherchés, chemins perdus, transgression.

Pour LN

I

Poèmes cyniques

J'aime les escargots
Ils vont si lentement
Je crois qu'ils parlent allemand
Tellement ils ressemblent
A ces vieux philosophes
Qui toujours mâchent les mots
Les remâchent et les bavent
Sur la molle salade
Qu'ils prennent pour le monde.
La nuit les hérissons pointus
Ont pour eux la dent dure,
La tendresse des poètes.

L'enfant sage
Se tient assis silencieux
Le regard clair un sourire
A peine lorsqu'il comprend
Avant les autres à l'école.
Il parle un peu trop bas,
Comme pour lui-même, se confie
Aux platanes dans la cour,
Refait leurs cartes d'écorce.
Le soir, seul à la maison
Il regarde à la télé
Des cassettes de meurtres
Et rêve de tueurs fous.

Cendrillon

Tu rentres tard,
Silencieuse
Et souris aux cendres.
Savaient-ils seulement
Ton absence ?
Ils te croient une enfant
Qui rêve encore aux fées
A l'ombre du feu...
Tu écoutes le frêne dehors.
Un souvenir tourne,
Tenace et doux,
Comme un rat dans la nuit ;
Hélas ton prince viendra.

La salamandre

Il faut jouer avec le feu
Puisque le feu s'amuse,
Héraclite, sous tes yeux
Rieurs de vieil enfant.
Le feu refait le monde
Chante et brise sa loi,
Le confie à ses flammes
L'embrase l'exalte
Le ronge et le disperse,
Le délie le rêve
Dans un froissement de feuilles.

Quel artiste périt
Avec moi,
Moi qui sus éclairer
Vos bonheurs fugitifs,
Troubler la vanité des temples.
J'aimais la flamme vive
Plus que tout l'or des chats ;
Pareil à nos très chers dieux
Je trichais au jeu des signes
Et d'un geste j'exaltais,
J'embrasais le public.
L'alouette seule m'inquiétait.
Quinze ans j'ai triomphé
A la comédie du pouvoir !
Moi, Néron, votre consul,
Le masque à la maison dorée.

Un soir les loups vous rejoignent
Silencieux d'abord les yeux obliques
Le flanc creux le poil rêche
La queue basse l'échine saillante
Mais l'ombre les rassure
Ils commencent à parler
Sans vous regarder d'une voix très douce
De leur tendre violent amour
Et vous les écoutez longtemps,
Comme des voyageurs.
Au matin ils filent sans un mot.

La voix forte
Et l'oreille câline
Il dit à chacun son fait,
A son maître l'amour
De qui aspire à régner.
Il va coucher aux pieds
Du trône impérial,
Y rêver quelquefois
Ses cieux impitoyables,
Court aboyer près des grilles.
Il poursuit les fuyards,
Lacère leurs tuniques,
Exhibe ses trophées.
Plus que tout Diogène
Molosse viril et sentencieux
Aime à déshabiller les images
Pour éclairer son chemin.

Laissons aux doux rêveurs
Leurs statistiques...
Laissons à ceux qui tremblent
La religion des signes ;
Laissons à ceux que le silence effraie
Leurs consolants désastres cathodiques ;
Et nous, mes amis,
Sortons plutôt sous la pluie,
Sur le chemin des renards,
Laissons mordre le gel à son tour,
Embrassons le cynisme du jour,
Son émouvante nudité :
C'est l'année des églantines.

Second portrait de Diogène

A l'ombre, au soleil
Sur l'herbe fraîche
Dans de douces violettes
Sur la pierre chaude
Et la dalle froide
En boule en virgule
Et même en point-virgule
Tournant l'oreille
Fermant les yeux
Montrant le blanc des yeux
Comme un roi fainéant
Le chien s'amuse
Du soleil qui tout le jour s'épuise
En vains aboiements.

Le chat nonchalant
Passe en silence
Sur le pré.
La nuit sourit,
Cachée dans une étoile
Au fond de ses yeux.
Sur la pierre
Comme un signe sombre
Le lézard engourdi
Où dormait le soleil
Surpris,
Croqué
Comme une chatterie.

La fenêtre ouverte
Sur les montagnes enneigées
Il lit son journal.
Dehors l'ombre est blanche
Sous le mur. Un merle
Essaie sa note tremblante.
Les lettres noires disent
La guerre et la bourrasque
Sous les aboiements du chien
Les cloches de l'église
Parlent à l'autre temps
Dans l'air tremblant d'hiver.

Le chant du merle
Semble en glissant déchirer
Le froissement des feuillages
Avec la pure lame
Du très doux cri de guerre
Qu'il jette comme une pierre
A tous les moqueurs du monde,
A ces merles de l'ombre,
Les jeunes amants du printemps.
(Virila de Leyre,
Muet dans l'extase
Se tient entre deux notes
A l'ombre des buis)

Les vacances s'achèvent :
Sur le balcon l'enfant joue
A composer des chansons
Sur la mine des passants,
Des refrains silencieux
Qu'il esquisse sur ses lèvres.
Il observe les étrangers,
Leur invente des noms,
Des soucis des professions
Des animaux et des maîtresses.
Le plus dur c'est lorsqu'ils s'arrêtent,
Lui sourient lui disent bonjour :
Toujours il croit voir une chanson
Passer dans leurs yeux sans tain.

Le chant des fauvelles au printemps
Dans l'aubépine défleurie
Comme au temps des troubadours
Reprend.
La musique s'est éteinte ;
A Blaye la forteresse
Oublie la brume le fleuve
Au loin.
Le soir refléurit d'étoiles
Dans l'ardeur d'un temps nouveau
Simple et dur comme un pinson
D'acier.
Papiols je laisse ce chant sans musique
Pour qu'il tremble sur tes lèvres mortes.

Louve,
Reine des sauvages
Taureaux vaincus regarde
La mort passer sur son char
Près des bêtes subjuguées.
Louve de Galice,
Priez pour nous,
Dans le fracas des vagues !
Le saint décapité
Passe au pas lent des bêtes
Sur son char mutilé...
Les mains croisées,
il ouvre le chemin :
Louve de Galice,
Priez pour nous,
Les enfants du loup rouge.

Sous le signe du poisson

Au fond notre vieil Adam
N'était qu'un gros cœlacanthe
Pointant sa tête hors de l'eau
Il contemplait l'air pensif
Les gracieux iguanodons :
« Il y a là, songeait-il,
Une idée neuve à creuser ».
En quittant son paradis
Mer des algues caressantes
Il nous légua sa passion
Pour la guerre l'amour vache
La terre des îles vierges
Et le goût du sel marin.
L'inconnu seul nous appartient.

Sur la place carrée
Du régiment des Vosges
L'ombre dessine ses arbres,
Ses tremblements d'herbes
Et rêve la lumière.
Les craquements entr'aperçus
Font tressaillir tes doigts,
L'encre brille en séchant
Sur la nuit mate du papier
Et tu ris, vieil Hugo
De ces trous un peu partout
Dans l'azur ordinaire
Du désir...

Dans les palais épiscopaux
De sa mémoire
Entre deux pierres,
Près d'une femme à côté d'un coq,
Presque à bout de souffle et de latin,
Dans l'odeur tenace de la chair,
Au bout d'un vieux couloir
Où l'oubli moisissait,
Sur le sol gelé d'Italie
Augustin retrouva
Son bon dieu maternel
Et lui redit Virgile
En s'éveillant
Dans la fragrance inconnue.

Bout d'os blanc
Qu'à grand peine le temps jaunit,
Dur ascète d'ivoire
Décharné squelette
Méditatif,
Petit bouddha de Chine,
Sage trop vert encore,
Singe moqué,
Te souviendras-tu dans la paix
Du roulement des vagues
Dans ton cœur,
Du grondement des chênes sur la montagne
Parmi les fougères bleues ?

(Sur une statuette du musée asiatica, à Biarritz)

Le soir tombe. Un cerf sombre
Dans la brume à pas lents
Sort de l'ombre.
Est-ce une danse
Cette marche si lente
Où s'épuise le jour ?
Est-ce moi le danseur
Qui regarde en silence,
Immobile ?
Le roi nocturne broute,
Laisant l'art aux artistes
Comme un jouet jeté
Au sortir de l'enfance.

Je pense à Max Jacob
Écrivant à sa malle
Des poèmes d'un soir
Des jouets d'acrobate
Pour trahir le bon dieu
Et son sérieux d'adolescent.
Je crois en Max le mystique
Que le diable aimait tant
De le savoir changeant
Comme le temps qui pleut
En passant sur Montmartre.
Je pense à la solitude
Du joueur enfin nu
En son intime nuit.

Sur la pierre maudite
Où Jacob s'endormait
On entend ronfler parfois,
De l'autre côté du sommeil,
Le vieil ivrogne barbu,
L'ancien dieu ;
Il parle en dormant,
Grogne, délire,
Appelle sa mère,
Affolé de n'être plus seul.
Le bruit s'arrête avec la pluie.

Dans la fosse aux lions (d'après Murillo)

Daniel le rêveur reste seul
Face aux lions des ténèbres.
Les fauves sont invisibles l'ombre
L'ombre close menace et rôde
Belle de ses très doux désirs.
Daniel est seul dans sa fosse
Avec ses mains son visage
Cette lumière qui le gagne
L'habite comme un matin
D'après l'orage et qui ronge
Une à une les bêtes de la nuit.

Premier promeneur
Surpris au bord du fossé
Le héron trempé
S'envole lourdement
Un matin d'après neige
Sous la pluie qui pointe.
Un chien papillonne
Autour du sentier
Ni dieu ni maître dit-il
Par un temps pareil
Et s'ébroue joyeusement
Dans le petit jour incertain.

La lumière dis-tu
Déborde la nuit
De son vertige intime,
Voyage au fil des pierres.
Le jour tu le sais
N'a pas de visage
Mais la voix du merle,
Pas de fable pour ses enfants.
Par Marie pétrie de terre,
Par la nuit joueuse
Transpercée d'étoiles,
Par Notre Dame l'insoumise,
Accorde-nous ta prière,
Hildegarde abbesse de Bingen.

II

L'oiseau du bonheur

Dans une enveloppe elle gardait
Par précaution d'avare
Quelques photos loin du soleil
Pour ses nuits trop froides.
A sa mort nos images
Perdues nous sont revenues
Le temps de les remiser
Dans l'oubli sûr d'un classeur.
Je repense à la vieille tante
Déjà j'ai perdu son visage.

Chaque matin,
Une nouvelle raideur lui vient,
Un autre nom lui fait défaut,
Égaré dans la nuit.
Elle s'emporte encore
En découvrant son journal,
Elle en sourit parfois,
Comme des aboiements du chien
(Curieusement, aujourd'hui,
Elle repense au canari,
Aux tiges fleuries de séneçon
Qu'elle coinçait dans sa cage).
Elle se lève :
Le travail n'est pas fini.

L'oiseau du bonheur

Ils posent immobiles
Devant la voiture ancienne
A l'entrée de la cour.
Une joie qui ne fut pas
Laisse sur leur visage
L'espoir du souvenir
A réciter aux enfants
Qui sûrement devaient naître.
Le petit oiseau sorti
Ils ont brisé la glace
Et sont retournés vivre.
Ainsi vint le temps des histoires.

Au centre de l'image,
Une chambre vide.
Parfois Dieu passe là,
En tenue d'Eve,
Avec son cortège de bêtes.
Il se croit seul,
Il danse.

Seul cette nuit
Avec un frigo
Qui ronfle
J'écoute la chouette
Répondre dans la rue
Inlassablement.

Les moineaux

Gamins immortalisés
Jaunis en shorts noirs
La photo nous éloigne
De vous que peut-être nous
Avons été naguère qui
Voudrait encore de vous
Le matin dans son miroir ?
Mousquetaires aux blouses trop larges
Je ne vous reconnais plus
Sous vos panoplies d'aujourd'hui...
L'ombre ronge vos visages,
Vous rend au rêve intemporel des bêtes,
Entre les lèvres de l'image.

Les pompes funèbres ferment
A leur tour
Même les vieux semble-t-il
Deviennent rares ou trop seuls.
Les touristes s'attardent encore
En short à fleurs dans les rues
Vont boire un verre en terrasse
Et sourient au soleil.
La belette chasse au jardin.
J'ai reconnu le dessin
Sur le meuble de ma chambre :
C'est un astre de pic,
Le cœur ferme à clef.
Les montagnes bleues
Se mettent à marcher.

Nadja

D'un pas rêveur elle échappe
Au temps qui passe dans la rue.
Elle regarde ailleurs,
Entre les murs et leur visage,
Dans le creux de la ville.
Elle écoute.
Lorsqu'elle parle c'est aux absents
Pour leur tendre un masque.
Elle est vêtue de signes légers
Pour le soleil d'été,
Passante du matin.

La bergeronnette

Au bord du chemin
Le printemps vient au robinier
Sur les galets de la nive
Danse la Vierge du vieux pont
Pour les beaux yeux des pèlerins
Leurs yeux d'enfants lorsqu'ils reviennent
Au magasin jouer à vivre
Quelques jours de plus sous le soleil.
La bergeronnette
Saisit au vol un insecte
Dans le jour oblique du soir.

III

Chats noirs

Dans la clarté d'octobre
Les derniers dahlias
Près de la citadelle
Redessinent le ciel.
Sous la brise du soir
L'ombre de la maison
Gagne le jeune frêne.
On entend le verre écrasé
Dans le chant du rouge-queue.
Plus personne ne passe
Dans la rue du village
On n'entend plus un mot.
Les draps sèchent au soleil.
Bashô survient comme un chat.

Le chat noir
S'amuse des souris
Autour du tas de bois
Danse sa nuit soyeuse
Par amour de l'encre douce
Où tourne son vieux maître,
Le voyageur amer,
Nerval aux rêves enlunés,
De l'encre où le prince broie
Les couleurs abolies du langage,
Ranime un instant la fée,
Et la perd à jamais,
Dans un pli de son chant.

L'œil manquait à l'orbite
Et toi, Paul,
Respirant à grand bruit,
Tu attendais en vain,
Le cœur malade de battre,
Dans le crâne de la nuit
(Seule brillait la chaîne de ta montre).
Tu t'avançais,
Petit garçon noir,
Sous les doigts de Camille,
Titubant tu sifflais
Sous le trop vaste ciel,
Cédant au tourbillon des étoiles.

Vieil Hugo des tempêtes,
Voici que l'ombre crisse de nouveau
Gronde et rôde comme une absente,
Ta compagne inquiète,
Entre les lignes s'insinue,
Creuse l'encre éborgne les dieux,
Tisse d'obscur transmutations.
Vieux compagnon je t'écris
Cette lettre à la nuit tombante
Lorsque le jour cède à l'inquiétude
Et que s'enfle la houle :
De toi aussi j'attends une prière.

Sherlock Holmes

Oui, dit-il

Tout rentre dans l'ordre

S'éclaire et s'explique

Pour qui sait voir.

Il suffit d'être attentif

Il suffit d'une loupe

Il suffit de regarder

D'un peu près

Juste sous la surface

Comme on plante une aiguille sous la peau d'un mort

Pour l'empailler.

Il suffit d'avoir les yeux affilés

De chat noir ébloui

D'un violoniste morphinomane.

Rûmî jamais la mer
N'a cessé de battre,
De rompre les amarres
Du doux soleil intime.
Rûmî la mer toujours
Murmure entre ses vagues
Le nom de l'océan
Qui rêve leur visage ;
Rûmî la mer
Efface tes traces
Lorsque monte sa marée.

Surprise de la source attendue ;
Le soir sous les hêtres
Sent l'ombre et le buis.
Je t'invoque Virgile :
Ranime l'alliance.
Rappelle tous tes morts,
Enée leur prince éploré,
Parle à la terre noire.
Je t'entends lire lentement
Tes vers d'autrefois comme
Te les remémorant.
Sur le chemin,
Après l'averse,
Trois promeneurs
Parlent d'amis absents.
Le Grand Corbeau crie métallique.

Nous dînerons ensemble, Horace,
Poète des garbures,
Nous parlerons fèves et chamangot,
A l'écart de la ville.
Je sortirai ce vin que tu aimes
Âpre comme le feu ;
Nous parlerons canard et cochon,
Dans la paix du jardin.
Il n'y aura pas grand mystère ce soir :
Des mots qui se répondent
Comme les pierres rouges,
De façade en façade,
Dans la mémoire des marcheurs,
Sur les chemins d'outremont.

*« Quand tu auras compris que mes poèmes
ne sont pas des poèmes
alors nous pourrons parler poésie »
Ryokan*

Je voudrais, Ryokan,
Parler poèmes avec toi
Sur la montagne lucide
A l'ombre de la lune ;
M'asseoir face à toi
Un soir très doux d'automne,
Simplement sourire ;
Laisser parler le vent dans la nuit,
Froisser des feuilles mortes,
Signer pourtant les fougères en partant
D'une branche brisée.

Et dans la nuit, Hallaj,
Quel sens donner à ton nom ?
Quelle portée, mon hôte, à tes vers ?
Ce qui restait de sens
A mon désir de mort
Ce qu'il me restait d'amour
Pour mes rimes.
Qui parle ici,
Cher disparu,
Qui me répond en moi ?
Qui, sinon ce que je garde
D'amour pour la rime.

IV

Fable

Lumière brusque sur la mer.
Arrêtes vives des rochers.
Le chemin sur les falaises
Gagne lentement le soir.
Le vent écume ça et là.
Une passante en robe blanche
S'effraie du chien vagabond.
L'ombre des vagues s'allonge.
Sur la montagne au loin
Les pierres sont parfaitement lisibles,
Où traînait le soleil.

Le merle est laborieux ce soir,
La grâce le fuit.
Un tracteur passe en cahotant.
Les vieux marchent courbés,
Appuyés sur leurs cannes.
Ils traversent le village,
Un sourire gourmand aux lèvres.
Les grues reviennent :
leur cri résonne,
Si différent cette année !

LE COQ :
(A Pierre il ne dit rien,
Mais au soleil,
A l'heureuse lucidité du jour)

LE COQ :
(A Pierre il ne dit rien,
Mais à la lune,
Si pâle au dessus des montagnes)

LE COQ :
(A Pierre il ne dit rien,
Mais à la rue,
A toutes ces voix qui couvrent son chant).

Libérer le battement des fables
Desceller les images endormies
Oublier le nom des bêtes
Et s'en aller
Comme on quitte l'enfance.

* *

*

Assis contre l'église
Le pèlerin du matin
S'étire. Sa bouteille est vide.
Il parle du ciel
Des restes de neige
(Le sol gelé des montagnes),
Rêve du soleil,
Murmure on ne sait quoi d'autre
Dans sa barbe rousse.
Plus tard on le retrouve
Sur le chemin du retour,
Marchant à grands pas.

* *

*

Face au vent du sud,
Dans la nuit,
Le chant des grues errantes.

Au Christ de Chartres,
Le rayonnant : le fils
De Marie des blés murs ;
Au Christ insoumis,
A l'enfant du petit jour :
Cette marche trop longue
Dans les rues de la ville,
Le silence des vieux lavoirs
Abandonnés fleuris
Près de l'eau. Le cri naïf
Des canards. Ce souvenir
Où tourne sourdement
La lumière ombrée des vitraux

Pierres jointes en prière,
Au bord du chemin
Les sanctuaires rêvent
Des sentiers loin du temps,
Les inventent peut-être.
Ma nouvelle maison
Est un peu à l'écart,
A deux pas des pèlerins,
Près du marché aux bestiaux.
Dans le ciel les vautours suivent
La trace des étoiles.

Gagner pas à pas
Ce qui pour tous semble acquis
Écrire
Dans une chambre vide.

* *

*

Sous le soleil de décembre
Le silence est léger.
En descendant la rue
Les promeneurs du soir
Parlent au jardinier,
Interrogent ses oranges.
Plus bas on voit l'océan.
Ils reviennent de temps à autre,
Voient des volets se clore.
Sur la mer exacte du solstice
Les mouettes font un cercle blanc.

* *

*

L'homme complet et véritable
Passe le temps d'un songe.

La mer roule les rochers,
De temps à autre,
Comme un dormeur se retourne.
La mer rêve des plages
Dans ses laitances troubles
Sous le soleil de midi.
Deux gamins jouent à tomber
Avec la vague sur les galets :
Elle aime bien faire l'enfant
Et rit creux comme un cormoran.
Puis se souvient du sang qui l'appelle.

Ceux qui savent
La sigillographie
Saluent les réverbères
Et parlent aux étoiles
Comme à des perroquets.
Mais sous les vagues
Dans le secret des licornes,
Sur le fond glacé des mers lunaires,
Dans le Tibet de mon enfance,
Sous le masque solaire de l'Inca,
Toujours perce la surprise intacte du jour
Comme hier,
Lorsque tu as descélé le matin.

Clarté du matin
A travers les volets clos.
Les moineaux s'agitent.
Le jour en équilibre
Sur sa bicyclette descend
La rue fraîche le vent
Fait tourner la ronde pâle
Des primevères sur les talus.
Elle me dit les saisons
Passent plus vite avec l'âge.

Chaque soir,
Il montait sur la colline,
S'asseyait en silence,
Regardait les nuages,
Leur parlait quelquefois,
Cherchait à lire sur leurs lèvres.
Il aimait regarder les vaches
Lorsqu'elles couchent le soleil.
Un jour il partit en riant.
Il revient encore,
De temps en temps,
Avec les hirondelles,
A peine nostalgique.

L'été de Poussin

Invisible un soleil romain
Déjà panifie ses blés
Sur la plaine de Palestine.
Ruth se tient sous le frêne,
En avant du monde,
Dans l'ombre aux pieds de Booz
Qui pose pour le peintre
Invisible dans l'autre temps.
J'aime surtout les nuages
Passants mobiles et rebelles
Qui trompent les arbres trop sages.

L'ombre des nuages
Sur la neige fatiguée
Frontière du ciel.

* *
*

A Lançon le clocher
Exorcise la tentation
Blanche de l'Arbizon

* *
*

Des deux cimetières
On peut quand même voir
La montagne contre le ciel
Dans la courbe offerte aux morts.

A San Martin de Fromista
Pierre après pierre
Le soleil de midi
Déchire les symboles.
La lumière entre les termes
Sur les plaines de Castille
Abolit les distances.
Hommes et bêtes
Hommes ou bêtes
Les visages de pierre
Sourient étrangement.

L'ange

L'ange se fane en automne
Elle n'a pas d'ailes :
Elle a ton visage, ta voix
Ton humour et tes épaules tristes.
L'ange n'est pas un oiseau de passage :
Elle a tes bras nus, tes mains,
Nos étreintes et ton sourire.
L'ange n'a pas d'ailes :
Elle a tes yeux nos histoires
Tes humeurs et ton vieux pull.
L'ange à l'automne
Nous ouvre ses vergers.

Ici s'arrête, reprend l'incertain chemin du
poème à recommencer. Non lieu, confession
boiteuse, toujours entre la fable et son chien :
gué saisonnier.

Prière à celui qui est en toi,
Qui te précède inachevé,
T'attend dans l'autre temps.

Dans la courbe offerte aux morts.

Certains de ces poèmes ont paru, parfois sous une forme légèrement différente, dans les revues *Arpa*, *Comme en poésie*, *Coup de soleil*, *Europoésie*, *Poésie/première* et *Traces*.

« L'échappée belle »

Collection animée par Robert Dadillon

